

## COMMENT, A L'ÉCOLE NORMALE, INITIER LES JEUNES INSTITUTEURS AUX TECHNIQUES DE L'ÉCOLE MODERNE

Notre groupe de l'Aube avait déjà posé la question dans un n° récent de *L'Éducateur*, par la plume de notre ami Guérin.

Lors de mon récent voyage à Paris, et passant par Troyes pour régler des questions concernant le combiné sonore, nous avons eu chez Yvonne Martinot une réunion familière au cours de laquelle nous avons pu discuter de la question avec M. Palmero, Directeur d'École Normale, Mme la Directrice de l'École Normale et M. Cazes, I. P.

Un certain nombre de questions soulevées et de mises au point que nous avons essayé de faire sont, à notre avis, si importante que nous croyons nécessaire de donner ici un écho de nos discussions.

C'est d'ailleurs toute l'initiation des jeunes qui est à nouveau posée. Elle est vitale pour notre mouvement et nous ne nous y attacherons jamais trop.

Il y a une crainte qui n'est pas particulière aux Directeurs d'École Normale et aux Inspecteurs. Nombreux sont les collègues qui redoutent comme eux que les jeunes qui se lanceraient dans nos techniques y nagent consciencieusement et, en définitive, y échouent, pour leur tort personnel, et pas sans dommage non plus pour la propagande de nos techniques. A tel point qu'on se demande parfois, comme le suggèrent certains collègues, s'il ne serait pas préférable de laisser s'opérer un démarrage en méthodes traditionnelles, quittes à n'aborder les techniques modernes que lorsqu'on se serait fait quelque peu la main avec la classe habituelle.

M. Palmero ne va d'ailleurs pas jusque là. Il pense qu'il est du devoir des Écoles Normales de s'organiser, théoriquement et pratiquement, pour que les Écoles Normales ne continuent pas exclusivement à former des éducateurs pour une forme de classe qu'on considère à bon droit comme dépassée. Mais il demande qu'on étudie la chose au sein de notre mouvement, et à l'intérieur des groupes intéressés pour les aider à trouver des solutions valables.

J'ai fait remarquer d'abord qu'on était toujours d'une extrême sévérité avec les techniques modernes auxquelles on demande une perfection et une efficacité qu'il ne vient à l'idée de personne d'exiger des méthodes en place. Elles occu-

pent le terrain elles n'ont plus, semblerait-il, à fournir des actes de propriété et qui leur conteste cette autorité est d'avance considéré comme un prétentieux coupable de lèse-majesté. On n'accepte même pas les preuves qu'il pourrait apporter. On défend la place, d'autorité.

On se demande donc si les jeunes ne piétineront pas dangereusement s'ils adoptent d'emblée les techniques modernes. Comme s'ils réussissaient d'emblée avec les méthodes traditionnelles ! La question serait posée beaucoup plus justement et impartialement si on se demandait : Les jeunes piétinent-ils davantage et plus dangereusement avec les techniques modernes qu'avec les méthodes traditionnelles ? La chose ne va pas du tout de soi et il serait utile qu'on en discute très impartialement avec preuves et témoignages.

Disons tout de suite qu'il y a un certain aspect formel qui jouera en faveur des méthodes traditionnelles. La méthode des manuels est incontestablement ancrée dans l'esprit des parents qui l'ont subie eux-mêmes. Et il ne fait pas de doute que le père qui peut suivre aux pages des manuels les progrès théoriques des enfants, comme si c'était aussi simple que de monter des marches ou de tourner des pages, ce père se sent rassuré même si le profit éducatif et instructif reste tout relatif. Et l'Inspecteur lui-même possède avec la pratique des manuels un moyen de contrôle qui, bien qu'il soit tout formel et relatif, n'en a pas moins un certain aspect pratique non négligeable.

M. Palmero fait remarquer qu'il y a cependant un élément majeur qui entre en jeu. Le jeune élève-maître qui sort de l'École Normale y a été préparé techniquement, même si ce n'est pas toujours d'une façon parfaite à cette pédagogie traditionnelle qu'il est donc en mesure d'aborder avec un minimum de risques d'échecs. Tandis qu'il n'a pas été préparé aux Techniques modernes, et qu'il a même subi un enseignement qui en est souvent l'opposé. Du fait de cette non formation, si ce n'est d'une déformation les jeunes risquent de commettre une part d'erreurs qu'il est de notre devoir de leur épargner.

C'est pourquoi, dit-il, je voudrais que

votre groupe étudie pratiquement cette question :

« *Comment, à l'École Normale, préparer nos élèves-maîtres aux Techniques modernes ? Par quel bout commencer la reconsidération pédagogique que vous jugez indispensable ?* »

J'estime qu'il y a, certes, une besogne d'explication théorique qui, selon M. Palmero lui-même, pourrait et devrait être basée sur la vraie psychologie de l'enfant, celle qu'on étudie à même la vie. Il y a notamment une besogne de « débouillage » à faire ; il faut redresser les erreurs théoriques qui sont à la base des méthodes traditionnelles et nous mettre d'accord sur la portée des principes aujourd'hui à peu près universellement admis d'une école fondée sur l'expression libre de l'enfant dans son milieu, d'une pédagogie axée sur l'enfant et non sur les livres qui considèrent un enfant théorique dont nous devons dénoncer la caricature.

Nous pourrions donc — et assez facilement, je crois — nous mettre d'accord sur ces principes dont l'ensemble constituerait la ligne idéale de l'école de demain. Sur la base de ces principes, nous pourrions juger : telle pratique est valable, telle autre ne saurait être efficiente.

Nous aurions alors notre ligne de conduite idéale.

Mais, ensuite, dans la pratique, nous faisons tous comme nous pouvons, selon le milieu, selon la classe, selon nos possibilités personnelles. Et nous répétons encore qu'aucune des quelques dizaines de milliers d'écoles travaillant selon nos techniques, ne pratique à 100 % ces techniques — pas même notre Ecole Freinet, à Vence.

C'est que la réalisation d'une telle école n'est pas un problème théorique, mais un problème technique et pratique. Et l'originalité, la raison d'être et le mérite aussi de notre mouvement, c'est justement de s'être attelé expérimentalement à ce problème pratique dans le cadre d'un idéal que nous tâcherons d'atteindre, mais que nous ne nous découragerons pas de n'approcher qu'accidentellement, dans les bons jours, au gré des circonstances favorables. L'essentiel est que nous ne nous illusionnions pas, que nous ne prenions pas nos échecs pour des réussites et que nous ne bâtissons pas des constructions tout juste capables de faire illusion aux profanes.

Avec cet idéal pédagogique dont nous gardons l'illumination, nous ferons de notre mieux, en nous appuyant parfois même sur des pratiques traditionnelles

quand les techniques modernes valables nous font défaut.

D'où viendront nos succès, et sur quels points devrait donc porter l'initiation pratique des jeunes : sur le matériel de travail.

Si nous n'avions pas découvert et rendu possible dans les écoles la pratique valable de l'imprimerie, on ne parlerait pas encore de *texte libre*, ni d'*échanges*, ni de *correspondance*, parce qu'aucune de ces techniques n'est pratiquement possible, d'une façon permanente dans les écoles sans l'imprimerie et le journal scolaire. A moins qu'on dispose d'un *limographe* qui permet le tirage de journaux scolaires et d'échanges. Aucune exploitation pédagogique ne serait possible et l'ère des manuels n'aurait pas été dépassée si nous n'avions créé le *Fichier Scolaire Coopératif* et la *collection des 260 BT* que va bientôt compléter une collection parallèles de *B.T. de textes d'auteurs*.

*Notre originalité n'est point d'avoir mis en valeur des principes pédagogiques que nous n'avons pas inventé d'ailleurs, mais d'avoir réalisé des outils de travail moderne valables pour l'École.*

Oui, nous disons la primauté de l'outil sur la théorie pédagogique, comme nous constatons la primauté de l'expérience et de la démonstration agricole sur l'explication théorique de l'agronome.

Le paysan regarde le tracteur, avec méfiance d'abord. Il le regarde opérer, sans rien dire, il en suppute le rendement. Il considère la moisson qui lève. Il mesure alors avec bon sens et si, tout compte fait, la machine lui paraît préférable, le paysan achète le tracteur.

Un vieux paysan ratatiné et imperméable à l'expérience pourra hésiter. Un jeune n'hésitera pas.

C'est pourquoi nous sourions quelque peu quand on veut prouver la vanité de nos espoirs en mettant en valeur l'exemple d'instituteurs qui emploient le matériel d'imprimerie pour imprimer la liste des poésies portées sur le tableau, ou même pour la polygraphie de punitions. Là, nous ne sourions plus, car nous pensons que l'École a fait une déplorable besogne si elle a rendu l'instituteur aussi imperméable à l'expérience que le paysan racorni. Mais il ne viendrait à l'idée d'aucun jeune instituteur sensé de ne pas tirer le maximum des outils simples et pratiques que nous mettrons à sa disposition.

Oui, on dit un peu trop « Techniques Freinet », comme on dit « méthode Decroly » ou « méthode Montessori ». Nous ne présentons pas, comme Decroly ou

Montessori, un processus définitif, monté comme une mécanique qui ne pourra marcher que dans un certain sens et à un certain rythme.

Il est très exact qu'il n'y a pas des Techniques Freinet, précises et immuables. Il y a un vaste chantier de bons ouvriers qui, à même leur classe, mettent au point les outils et les techniques d'emploi de ces outils pour une éducation qui nous paraît répondre aux besoins fonctionnels de nos enfants et aux exigences formatives de la famille et de la société.

C'est cette caractéristique essentielle, c'est cette différence de principe que sous-estiment ceux qui nous critiquent en nous attribuant des prétentions qui n'ont jamais été les nôtres. On oublie tout ce qu'il y a de mouvant, de dynamique, d'essentiellement progressiste, de non formaliste, d'expérimental, dans notre pédagogie que ceux qui ne nous connaissent que par quelques formules cueillies — j'allais dire volées — au hasard dans nos écrits, se plaisent à nous reprocher. Voyez cette affaire de spontanéité, dont nous avons du mal à nous défendre. Alors qu'il est bien exact que nous tâchons de cueillir à sa source la spontanéité enfantine, mais nous ne la considérons point comme tabou. Quiconque lit les articles d'Elise Freinet sur *La part du Maître*, comprend bien que l'Éducateur signerait effectivement sa démission s'il s'interdisait d'aider l'enfant à exprimer avec toujours plus de majesté les pensées et les sentiments dont nous avons permis l'éclosion.

©©©

En conclusion de ce débat amical d'un si profond intérêt, nous avons reconnu qu'il y avait effectivement danger à dire à de jeunes élèves-maîtres — comme à de jeunes instituteurs d'ailleurs — : Jette par dessus bord devoirs, leçons et manuels scolaires et lance-toi dans les Techniques modernes !...

Ils risquent effectivement de sombrer, si même nous leur avons donné une certaine formation théorique.

Nous leur rappellerons, au contraire, que nos techniques sont à base d'outils et qu'on ne peut prétendre à s'y engager que dans la mesure où l'on s'équipe avec le matériel qu'elles supposent : Imprimerie à l'École, limographe, journal scolaire, FSC, BT, fichiers auto-correctifs, fiches de travail scientifique.

C'est au fur et à mesure que vous aurez ce matériel et que vous l'utiliserez dans le sens de notre pédagogie que vous supprimerez progressivement les formes dépassées de la pédagogie traditionnelle.

Pour adopter une formule internatio-

nalement à la mode : Ne jetez pas un rideau de fer entre techniques modernes et méthodes traditionnelles. Vous devez instaurer une « coexistence pacifique » au cours de laquelle triompheront les techniques les mieux adaptées à nos besoins individuels, familiaux et sociaux. Nous savons que ce sont les nôtres qui gagneront la partie.

Pratiquement, nous avons suggéré à M. le Directeur de l'École Normale que, dans cette période de transition, où il s'agit d'initier des élèves-maîtres qui ont subi depuis 15 ans une contre éducation dont nous ne saurions négliger la portée, il faudrait, sans négliger la formation psycho-pédagogique indispensable, les aider à se procurer pour leur entrée dans la carrière, les outils de base dont ils auront besoin :

- Peut-être fabriquer, dès l'École Normale, une presse en bois, ou une presse à rouleau bon marché, avec une casse. Il suffirait d'acheter les caractères. Et chaque maître pourrait partir avec une telle presse.
- Il pourrait partir de même avec un limographe C.E.L. qu'il lui sera très facile de fabriquer selon les indications de notre brochure.
- On pourrait les entraîner à réaliser, dès l'E.N., un F.S.C. composé de tous les documents historiques, géographiques et littéraires qu'ils pourraient se procurer. Nos grands élèves, à Vence, ont des fichiers personnels de plusieurs centaines de fiches. Les élèves-maîtres pourraient avoir de même leur fichier.
- L'E. N. pourrait leur procurer des manuels des maîtres pour le calcul aux divers degrés, et même la grammaire ou le vocabulaire. Les élèves-maîtres les découperaient pour les coller sur fiches Demandes et Réponses. Ils partiraient avec un embryon de batterie de fichiers auto-correctifs.
- On les initierait à la fabrication très simple et à l'usage du filicoupeur.

Et alors, le jeune maître qui aborderait sa classe avec ces outils modernes, pourrait se lancer dans les techniques modernes, soutenu qu'il serait par ses aînés qui, dans le Groupe départemental, s'efforceraient de l'aider à réussir.

Voilà quelques-unes des idées qui se sont fait jour au cours de cet entretien. Nous demandons à tous les camarades, à tous les groupes qui ont pour mission de recevoir des stagiaires, d'entrer en relation avec notre ami Guérin, qui restera en contact avec M. Palmero pour faire avancer le problème théorique et pratique de l'adaptation de nos techniques aux E. N. et aux débutants.

C. F